

Marie-France HAZEBROUCQ, Professeur au lycée La Bruyère, à Versailles
Cours interactif diffusé le 15 novembre 2012, de 12h à 13h, avec la participation des lycées français et francophones, partenaires du Projet *Europe, Éducation, École* :
<http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
<http://www.coin-philos.net/eee.12-13.programme.php>
Contact : c.michalewski@crdp.ac-versailles.fr

L'ENNUI

LUCRÈCE, *De la Nature*, livre III

« Si les hommes, comme ils semblent sentir sur leur cœur le poids qui les accable, pouvaient aussi connaître l'origine de leur mal et d'où vient leur lourd fardeau de misère, ils ne vivraient pas comme ils vivent trop souvent, ignorant ce qu'ils veulent, cherchant toujours une place nouvelle comme pour s'y libérer de leur charge.

L'un se précipite hors de sa riche demeure, parce qu'il s'ennuie d'y vivre, et un moment après il y rentre, car ailleurs il ne s'est pas trouvé mieux. Il court à toute bride vers sa maison de campagne comme s'il fallait porter secours à des bâtiments en flamme ; mais, dès le seuil, il baille ; il se réfugie dans le sommeil pour y chercher l'oubli ou même il se hâte de regagner la ville. Voilà comme chacun cherche à se fuir, mais, on le sait, l'homme est à soi-même un compagnon inséparable et auquel il reste attaché tout en le détestant ; l'homme est un malade qui ne sait pas la cause de son mal. S'il la pouvait trouver, il s'appliquerait avant tout, laissant là tout le reste, à étudier la nature ; car c'est d'éternité qu'il est question, non pas d'une seule heure ; il s'agit de connaître ce qui attend les mortels dans cette durée sans fin qui s'étend au delà de la mort.

Enfin pourquoi trembler si fort dans les alarmes ? Quel amour déréglé de vivre nous impose ce joug ? Certaine et toute proche, la fin de la vie est là ; l'heure fatale est fixée, nous n'échapperons pas. D'ailleurs nous tournons sans cesse dans le même cercle ; nous n'en sortons pas ; nous aurions beau prolonger notre vie, nous découvririons pas de nouveaux plaisirs. Mais le bien nous n'avons pu atteindre encore nous paraît supérieur à tout le reste ; à peine est-il à nous, c'est pour en désirer un nouveau et c'est ainsi que la même soif de la vie nous tient en haleine jusqu'au bout. Et puis nous sommes incertains de ce que l'avenir nous réserve, des hasards de la fortune et de la fin qui nous menace.

Mais pourquoi donc vouloir plus longue vie ? qu'en serait-il retranché du temps qui appartient à la mort ? Nous ne pourrions rien en distraire qui diminuât la durée de notre néant. Ainsi tu aurais beau vivre assez pour enterrer autant de générations qu'il te plairait : la mort toujours t'attendra, la mort éternelle, et le néant sera égal pour celui qui a fini de vivre aujourd'hui ou pour celui qui est mort il y a des mois et des années. »

PASCAL, *Pensées*

139. — *Divertissement*. — Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achètera une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville ; et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir.

Mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque nous y pensons de près.

Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point : vous le rendez malheureux. On dira peut-être que c'est qu'il recherche l'amusement du jeu, et non pas le gain. Faites-le donc jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il recherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pipe lui-même, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il se forme un sujet de passion, et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé.

142. — *Divertissement*. — La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour celui qui la possède, pour le rendre heureux par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il le divertir de cette pensée, comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux, de le divertir de la vue de ses misères domestiques pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi, et sera-t-il plus heureux, en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur ? Et quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit ? Ne serait-ce donc pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une [balle], au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve : qu'on laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à lui tout à loisir ; et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères. Aussi on évite cela soigneusement, et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement à leurs affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour lui fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide ; c'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant bien qu'il sera misérable, tout roi qu'il est, s'il y pense.

143. — *Divertissement*. — On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur bonheur, de leur bien, de leurs amis, et encore du bien et de l'honneur de leurs amis. On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et d'exercices, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. — Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux ! Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? — Comment ! ce qu'on pourrait faire ? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins ; car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont ; et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner. Et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer, et à s'occuper toujours tout entiers.

171. — *Misère*. — La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement. Sans cela, nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous pousserait à chercher un moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

MONTAIGNE, *Essais*, III, IV

« Je fus autrefois touché d'un puissant déplaisir, selon ma complexion, et encores plus juste que puissant ; je m'y fusse perdu à l'aventure si je m'en fusse simplement fié à mes forces. Ayant besoin d'une vehemente diversion pour m'en distraire, je me fis, par art, amoureux, et par estude, à quoy l'âge m'aidoit. L'amour me soulagea et retira du mal qui m'était causé par l'amitié. Par tout ailleurs de même : une aigre imagination (III 836) me tient ; je trouve plus court, que de la dompter, la changer ; je lui en substitue, si je ne puis une contraire, aumoins un'autre. Tousjours la variation soulage, dissout et dissipe. Si je ne puis la combatre, je lui eschape, et en la fuyant je fourvoye, je ruse ; muant de lieu, d'occupation, de compagnie, je me sauve dans la presse d'autres amusemens et pensées, où elle perd ma trace et m'esgare. Nature procede ainsi par le benefice de l'inconstance ; car le temps, qu'elle nous a donné pour souverain medecin de nos passions, gaigne son effait principalement par là, que, fournissant

autres et autres affaires à notre imagination, il demêle et corrompt cette première appréhension, pour forte qu'elle soit. »

SÉNÈQUE, *De la tranquillité de l'âme*

[Serenus, apprenti philosophe, essaie bien de suivre les préceptes stoïciens, mais il souffre d'un mal qu'il demande à Sénèque de diagnostiquer et de soigner : il oscille entre les résolutions qu'il prend et le regret de ce à quoi il renonce ; dans un tel flottement, il a la nausée, comme le mal de mer].

Il veut donc la tranquillité de l'âme, une égalité d'esprit, la paix de l'âme, contente avec elle-même.] Voici la réponse de Sénèque qui commence par décrire le mal qu'est l'ennui comme dégoût de la vie, *taedium vitae* :

II, 6 : « Pour tous les malades le cas est le même, qu'il s'agisse de ceux que tourmentent leur mobilité d'humeur, leur ennui (*taedium*), leur perpétuelle versatilité, et qui n'aiment jamais rien tant que ce qu'ils ont délaissé, ou de ceux qui ne savent jamais rien faire que languir ou bâiller. Ajoutes-y ceux qui, se tournant et se retournant comme les gens qui n'arrivent pas à dormir, essayent successivement toutes les postures jusqu'à ce que la fatigue leur fasse trouver le repos : après avoir cent fois modifié l'assiette de leur existence, ils finissent par rester dans la position où les saisit non pas l'impatience du changement, mais la vieillesse, dont la paresse répugne aux nouveautés. (...) (7). Il y a enfin d'innombrables variétés du mal, mais qui toutes conduisent au même résultat : le déplaisir qu'on a de soi-même. Malaise qui a pour origine un manque d'équilibre de l'âme et des aspirations timides ou malheureuses, selon qu'on n'ose pas tout ce qu'on désire ou que l'on tente en vain de le réaliser, et qu'on s'épuise à espérer. [...] (8) [...] agitation stérile d'une âme qui ne trouve à ses difficultés aucune issue parce qu'elle n'est capable ni de commander ni d'obéir à ses passions, [...] piétinement d'une vie qui n'arrive pas à se donner carrière, [...] torpeur d'une âme paralysée au milieu de la ruine de ses désirs. »

(9) [Cela s'aggrave avec l'oisiveté et la solitude] « de sorte qu'une fois privés des distractions que les gens affairés doivent à leurs occupations même, on ne supporte plus sa maison, son isolement, les murs de sa chambre, et que l'on se voit avec chagrin abandonné à soi-même.

(10) De là cet ennui, ce dégoût de soi, ce tourbillonnement d'une âme qui ne se fixe à rien, cette sombre impatience que nous cause notre propre inaction [...] : étroitement confinées dans une prison sans issue, nos passions s'y asphyxient ; de là la mélancolie, la langueur et les mille flottements d'une âme incertaine, que la demi-réalisation de ses espérances plonge dans l'anxiété et leur avortement dans la désolation ; de là cette disposition à maudire son propre repos, à gémir de n'avoir rien à faire, et à jalouser furieusement tous les succès du prochain [...] (11) [...] on se replie de plus en plus dans son coin et on y couve son chagrin dans le découragement et l'écœurement. L'âme humaine est, en effet, par instinct active et portée au mouvement. [...] (12) [...] N'est-ce pas le propre de la maladie que de ne rien supporter longtemps et de prendre le changement pour un remède ? [...] les déplacements succèdent aux déplacements, un spectacle en remplace un autre. Comme dit Lucrèce : « Ainsi chacun se fuit toujours ». Mais à quoi bon si l'on ne s'évite pas ? [...] (15) Aussi persuadons-nous bien que le mal dont nous souffrons ne vient pas des lieux, mais de nous, qui n'avons la force de rien supporter : travail, plaisir, nous-mêmes, toute chose au monde nous est à charge. Il y a des gens que cela mène au suicide : comme leurs perpétuelles variations les font tourner indéfiniment dans le même cercle et qu'ils se sont rendu toute nouveauté impossible, ils prennent en dégoût la vie et l'univers et sentent monter en eux le cri des cœurs que pourrit la jouissance : " Eh quoi ! Toujours la même chose ? " ».

(XII, 2-3) « Il faut s'interdire l'agitation déréglée à laquelle se livrent la plupart des hommes, qu'on voit se précipiter tour à tour chez les particuliers, aux théâtres, sur les places publiques : leur manie de se mêler des affaires d'autrui leur donne l'air de déborder d'activité. Demande à l'un d'entre eux quand il sort de chez lui : « où vas-tu ? Quel est ton dessein ? » Il te répondra : « Ma foi ! je n'en sais rien, mais je verrai du monde, je trouverai quelque chose à faire. » Ils rôdent ainsi à l'aventure, quêtant les occupations, et que font-ils ? non pas ce qu'ils ont résolu de faire, mais ce que le hasard des rencontres leur offre. Leurs courses absurdes et vaines font penser aux allées et venues des fourmis le long des arbres, lorsqu'elles grimpent jusqu'en haut du tronc et redescendent jusqu'en bas pour rien. Que de gens mènent une existence analogue, qu'on appellerait justement une paresse agitée. »